

DOCUMENT

TESTAMENT D'UN ANTHROPOLOGUE

ROME ET LA VÉRITÉ EN MARCHÉ

Le comte Bégouën, né en 1863, s'est adonné depuis plus de cinquante ans à l'étude de la préhistoire. Il fit avec ses fils, dans l'Ariège, d'importantes découvertes (grotte d'Enlène; caverne du Tuc-d'Audoubert; caverne des Trois Frères où se trouve le fameux « sorcier dansant »). Professeur d'archéologie préhistorique à la Faculté des Lettres, conservateur au Musée de Toulouse, correspondant de l'Institut de France, son autorité est reconnue en tous pays. Il devint secrétaire général de l'Institut international d'Anthropologie. Auteur de Quelques souvenirs sur le mouvement des idées transformistes dans les milieux catholiques (ouvrage publié en 1947 avec imprimatur), lors de certains antagonismes qui, dans les milieux ecclésiastiques, menaçaient d'opposer gravement les scientifiques et les traditionnalistes, il contribua à dégager la solution d'apaisement et de compréhension qui y mit fin.

Les pages suivantes disent avec quelle obéissance le comte Bégouën reçut et s'efforça de comprendre l'encyclique Humani Generis. Elles sont l'œuvre d'un savant; et sans nul doute un théologien aborderait différemment la question bien que seul, un formalisme théologique dans lequel le sujet, à son insu, éclipse l'objet, soit ici critiqué.

Mais qui refuserait d'écouter la voix d'un homme dont la science et la foi ne font question à personne? Ce serait empêcher un dialogue fécond entre chrétiens prêts à toujours suivre, selon l'expression du comte Bégouën, les directives du « magistère vivant ».

POUR beaucoup d'esprits, l'événement capital de l'Année Sainte restera l'encyclique *Humani generis* du 12 août 1950, parce qu'elle aborde un des problèmes du catholicisme, celui du progrès intellectuel, et le traite

à tous ses échelons depuis les sciences de base jusqu'aux confins de la Révélation. Le nouveau dogme annoncé dès le 15 a pris toute sa signification comme acte au lendemain d'une remise en question des principes. Allant de l'avant avec une audace affichée sur le terrain le mieux défendu, cette proclamation démontrait de la manière la plus saisissante la vitalité doctrinale de la papauté : Là où l'Encyclique restait prudemment dubitative, Pie XII, tiare en tête, fonçait.

Mais le domaine était encore très particulier. Il m'a fallu tout un semestre de réflexion, de conseils et d'interrogation quotidienne de l'aurore pour m'assurer du dernier mot de Rome sur des questions qui me tenaient plus à cœur :

- *La liberté de la recherche scientifique.*
- *Les rapports entre chercheurs et théologiens,*
- *L'activité de la pensée religieuse en face du progrès des sciences.*

Enfin, sur ces trois points, Rome, semble-t-il, s'est expliquée, soit dans des documents subsidiaires, soit par des commentateurs qualifiés. Les éclaircissements que j'en ai reçus pour ma part m'ont paru trop précieux pour rester ensevelis dans ma retraite. Qu'on me permette, avant de les citer, d'évoquer les inquiétudes auxquelles ils répondent et, après, d'en dégager des conclusions qui seront celles d'une vie.

I

LIBERTÉ
DE LA
RECHERCHE.

On se rappelle les émotions de l'été : un document, en apparence uniquement négatif, opposé par les gardiens de notre foi aux progrès incessants de la connaissance laissait les esprits avertis non seulement troublés, inquiets, mais écrasés par l'événement. Plus d'un avait cru lire dans ce tour d'horizon intellectuel un désaveu global de toute recherche, et donc, pour un peuple de chercheurs, de toute pensée. On ne reconnaissait plus le dynamisme du pontife ni sa voix. On oubliait l'Année Sainte pour marquer 1950 d'un caillou noir, et le mot qui revenait dans les commentaires catholiques, emprunté au vocabulaire du jour mais nullement concerté, était celui d' « angoisse ».

Angoisse combien désintéressée ! Sans être visé ni atteint, chacun pouvait mesurer avec ses souvenirs les conséquences d'une nouvelle rupture entre la Science et la Foi ou entre la vulgarisation scientifique et le catéchisme. L'ombre de Galilée, quant à moi, hantait ma grosse tour. Les explications qu'on donne de ce malentendu ne faisaient qu'en rendre plus vraisemblable le retour, et l'Histoire sait la suite. Elevé depuis le concile du Vatican — j'avais huit ans — dans le culte de l'Église universelle, j'ai l'an dernier tremblé pour elle et cette impression est difficile à oublier.

Les premiers apaisements nous sont venus de Paris, mais j'attendais dans mes montagnes ceux de Rome. Les derniers mois me les ont apportés, depuis les échos

de la Secrétairerie d'Etat jusqu'à une lettre personnelle du doyen du Sacré-Collège. Ce ne sont plus des hirondelles, mais le printemps. Qu'il épanouisse ceux dont la recherche scientifique est maintenant, plus qu'à mon âge, la mission devant Dieu et devant les hommes. Mais le sujet reste grave et, dans ces pages qui seront sans doute mon testament, je veux tout dire.

Le premier témoignage que je puisse divulguer est celui du Nonce apostolique. Ayant respectueusement confié au Saint-Père mes sentiments de vieux préhistorien à la lecture de l'Encyclique, j'ai reçu deux mois après de son représentant en France la réponse à la fois la plus bienveillante, la plus pénétrante et la plus autorisée. Avec sa finesse coutumière Mgr Roncalli m'a donné une jolie leçon de lecture d'un document romain. Une encyclique, en effet, n'est pas une lettre de direction. Il y en a pour les cinq parties du monde, et c'est un art de n'y prendre que ce qui vous concerne. Voici l'art :

... une étude approfondie du texte de l'encyclique ainsi que les commentaires autorisés ont heureusement atténué les fâcheuses impressions du premier moment... L'encyclique a besoin d'être lue une, deux ou trois fois d'un cœur serein et sans préventions malheureuses.

A la première lecture une certaine incertitude peut se présenter. A la seconde tout apparaît clair et bien net. A la troisième on se convainc que le document pontifical ne pourrait être plus courtois et délicat par respect de l'investigation scientifique et plus encourageant pour qui la poursuit d'une âme seulement préoccupée de la vérité, qu'elle atteigne aux sources — à toutes les sources — les plus pures.

Le sens obvie n'était donc pas le sens définitif, et les nuances pouvaient, du moins pour l'infime partie du troupeau catholique que sont les chercheurs, se révéler plus importantes que les sous-titres, d'ailleurs non offi-

ciels, ou le gros de l'argumentation. Les travailleurs dressés par l'usage du microscope à attacher plus d'importance à des microns qu'aux mètres cubes seront les derniers à s'en étonner. Ils s'habituent vite à une lumière discrète qui éclaire bien leur champ.

Quant à moi, j'avoue que j'avais mal lu. Mon excuse sera dans l'inexpérience de textes aussi travaillés et peut-être dans de trop vieux souvenirs. L'Encyclique n'était pas au fait adressée aux simples fidèles que nous sommes, mais « aux patriarches, primats... et autres ». Nous devons donc en croire ces prélats. Pas plus que leurs « commentaires autorisés » nous ne boudrons la paix ni la grande espérance qui s'en dégage.

L'observation du monde créé, comme la révélation de l'Incréé, est une source pure de vérité. Notre regard sur lui ne sera pas moins pur. Une investigation totalement sincère doit être libre de ses démarches, à plus forte raison de ses objets. Celle d'un chrétien est sans limites et sans détour. La recherche n'est donc nullement découragée, la découverte pas suspectée, la science pas entravée. Non, Rome ne prétend pas immobiliser la connaissance, ni envelopper notre foi d'un linceul de vérités déchues. Paris avait raison : le dernier mot du pape est le *Duc in altum* qui rend la pêche miraculeuse. Le filet n'en doit être que mieux lancé.

Une telle vocation n'aura jamais l'esprit contre elle. Toute idée directrice, fût-elle troublante, est un rayon d'en haut. Prise pour ce qu'elle est, discrète, modeste, timide même, elle ne peut être scandaleuse. Les erreurs qui enténébrent le monde actuel ne sont ni l'amour de la vérité ni un excès de lucidité, mais au contraire la substitution de consignes systématiques à cette haute conscience de l'esprit. Les fils de la Lumière, bafoués

par les habiles, ont choisi la candeur et elle ne leur sera pas ôtée.

Si la nécessité de la recherche n'est plus contestée dans les domaines dont la méthode expérimentale a renouvelé la connaissance, une inquiétude subsiste parfois : l'expérience ne peut-elle pas contredire la foi ? On a l'air de le craindre dans les milieux ecclésiastiques peu familiarisés avec la science, comme si dans leur esprit le partage du réel entre les diverses sources de l'unique vérité restait à faire. Leur pensée homogène est un champ de manœuvre pour des razzias et des contre-razzias intellectuelles : une déduction sans frein qui s'est aventurée jusqu'à la physique leur fait craindre qu'en remontant avec leur induction les naturalistes s'en prennent un soir à la Sainte Trinité.

Bien au contraire, l'habitude de la méthode expérimentale en révèle les limites et fait, à l'autre bout de la carrière, définir le domaine de la foi non par notre croyance ni par celle d'autrui, mais par sa révélation. Entre les deux, une large zone d'enseignement reçu, d'abord déduite dans le feu de controverses plus ou moins religieuses, semble pouvoir être reconquise par des méthodes plus paisibles et qui réalisent enfin l'union des esprits. C'est l'esprit scientifique qui a accusé dans les sciences sacrées la distinction entre magistère, gardien du dépôt révélé, et théologiens, monnayeurs de ce trésor avec tous les risques du métier. Eux seuls ont des comptes à rendre, et la science la plus rigoureuse ne donne jamais qu'à eux du fil à retordre.

On se représente parfois les hommes de science comme de tièdes croyants, des maniaques du doute. Leur foi surnaturelle, au contraire, méthodique comme leur doute,

est de ce fait à l'abri de bien des orages. Rompus à la distinction entre théories et données, ils reconnaissent dans la révélation du vrai Dieu une donnée, dans son ordre. Une fois admise à ce titre, elle est hors d'atteinte des théories, fussent-elles d'origines scientifiques, qu'on pourrait lui opposer. Et en cas de heurts entre leurs justifications, il n'y a aucune donnée de part et d'autre à renier, il suffit de suspendre son adhésion, jusqu'à plus ample informé, aux théories, qu'elles montent ou qu'elles descendent.

Ainsi, boire aux sources, à toutes les sources et les plus pures de la Vérité, n'est pas le fait d'une âme double ni d'une foi ébranlée, mais d'une soif d'absolu qui se reporte de l'infini au fini et de la matière à l'Esprit sans pouvoir être désaltérée par les raisons que les raisonneurs lui offrent tour à tour en les défendant comme leur bien. Rome peut faire confiance aux chercheurs de vérités naturelles; la révélation chrétienne n'a pas de disciples moins turbulents que ceux chez qui l'objectivité de la réflexion entretient l'objectivité juvénile de la foi.

Découvrir la Création, en nommer les êtres et en comprendre les lois n'est pas un simple droit pour tout enfant de Dieu, encore moins une tolérance, c'est dans l'État un service public et, dans une société religieuse de plein exercice, une fonction qui apparente le confident de la nature ou de la vie au théologien. Mais la crainte qu'ils s'inspirent l'un à l'autre dans l'Église, faute d'une culture générale commune, fait de leur bonne entente et de leur collaboration un nouveau et beau problème.

II

LES RAPPORTS
ENTRE CHERCHEURS
ET THÉOLOGIENS.

Les ministres qui signent les traités entre capitales voisines devraient souvent consulter leurs frontaliers sur les difficultés concrètes d'entente entre les deux peuples. Le patron de la première boutique à main gauche, qui a vu entrer chez lui depuis son enfance les gabelous, le chef de gare et l'officier adverses, en sait long sur ce que doit contenir un protocole pour être efficace sur sa frontière... L'anthropologue est ce frontalier et la préhistoire la maison du coin. Après soixante-dix exercices on finit par savoir où achoppe la collaboration si aisée à se promettre entre ouvriers de la science et de la théologie. Parlons clair. Il s'agit d'éviter des conflits puis, s'ils éclatent malgré tout, de les résoudre. Quelles précautions, quels remèdes nous recommandent la logique et l'Histoire ?

Éviter les conflits, ce souci pourra paraître étrange aux habitués d'une discipline qui a érigé la controverse en méthode de travail et qui, depuis des siècles, argumente, objecte, réplique, rétorque et rédargüe. N'est-ce pas seulement de la discussion que jaillit la lumière ? Non, pas plus que le jour ne sort d'un briquet. Dans les sciences positives le sujet et l'objet s'affrontent en silence et le souci d'avoir raison de quiconque est malsain. C'est tout seul qu'il faut se défier de ses idées, se critiquer, se donner tort ou raison, sans autre juge ni avocat que sa conscience intellectuelle.

Le « savant » si redouté à distance est tout le contraire d'un lutteur. Il n'est terrible que quand il manie l'évi-

dence. Dans ses tâtonnements il s'isole, se cache, se fait petit, doute de lui-même. Une défiance extérieure, une rivalité lui troublerait la vue, la crainte d'en voir trop ou pas assez fausserait ses instruments. Notre essai de recherche publique et contradictoire tentée à Glozel en 1927 a tourné le monde scientifique en dérision. La leçon ne doit pas en être perdue.

Émulation, publicité n'étaient pourtant que des jeux d'enfants auprès des mœurs théologiques, peut-être florentines, à coup sûr peu romaines, qui comportent des menaces, des dénonciations, des débats ténébreux et même des jugements à l'insu de l'accusé. Des Français de cape et d'épée y excellent, hélas! « On rencontre toujours à Rome, a écrit un Belge, la moitié de la France en train de faire condamner l'autre. » Passe pour des disputeurs professionnels, libre à eux de s'accommoder d'une atmosphère de complots, de suspicions, de triomphes personnels et d'exécutions; mais le travail créateur requiert autant de sérénité que de désintéressement.

Il ne lui suffit donc pas d'être encouragé d'en haut, il doit encore être protégé sur les flancs contre des attaques intempestives ou prématurées. Le croyant est spécialement vulnérable, car le désaveu public d'un membre du clergé, même sorti de son rôle, ne le laissera jamais indifférent. L'écolâtre qui, à l'approche du « novateur », brandit sur sa tête un fagot, parce qu'il n'a pas la même formule dans son *Totum*, doit au moins être averti qu'il commet une mauvaise action et non une bonne. C'est la vérité qu'il menace, encore que mystérieuse.

Si le droit de la recherche est reconnu au nom de la vérité supérieure qu'on en attend, il entraîne pour tous les autres intellectuels des devoirs qui ne sont pas seulement de charité. On offre volontiers tous les respects

possibles à la personne, aux intentions, à la conscience professionnelle, au père de famille, que sais-je, mais c'est à la *compétence* au sens juridique du mot qu'on doit avant tout des égards. Il y a une foule de faits intéressant la religion qui, n'étant ni révélés ni révélables, n'ont pu être tranchés que provisoirement par des théoriciens. Quand une solution définitive s'annonce, ceux-ci devraient baisser le ton et s'apprêter à dominer la trouvaille par la puissance d'analyse qui leur est propre.

Une pensée active n'a rien à craindre des faits parce qu'elle a le privilège de les interpréter. Le fait de l'évolution sert à volonté le matérialisme ou le spiritualisme. Les anciens démontraient Dieu par la génération spontanée; on le démontre maintenant par le contraire. L'esprit, étant « d'un autre ordre », ne peut être contredit par une constatation que quand il a eu l'imprudence de s'engager à ce niveau en déclarant nécessairement invariable une narration, historique une figure, inexistante la préhistoire. Au lieu du temps normal de retrouver le fil de sa démonstration à partir d'autres données, il faut à une doctrine fourvoyée cent ans — et combien de victimes — pour se faire pardonner une confusion de compétence.

Un exemple remarquable de « respect de l'investigation » et de soumission à ses règles vient d'être donné au Vatican à propos des fouilles sous l'autel de Saint-Pierre. Le pape actuel aura attendu onze ans l'issue d'une vérification faite sous ses yeux, rétribuée par lui et qui semblait mettre en cause sa légitimité. Et finalement la relation que s'en réservait le Souverain Pontife s'achève sur ces mots : « Les ossements... ont-ils appartenu... à l'Apôtre? — Il n'est pas possible de le prouver

avec certitude. » Ce doute définitif proclamé *Urbi et Orbi* devant ce qui serait la première relique chrétienne confirme mieux au gré de certains l'autorité scientifique du successeur de Pierre que la plus belle trouvaille ou de nouvelles affirmations. Pie XII a fait sa preuve.

Les théologiens, qui eux savent tout, non seulement du premier pape, mais du premier homme, diront dans un cas semblable qu'à défaut de témoins ils n'ont qu'à prendre entre eux des conclusions et à les rendre obligatoires. L'importance des sujets soulevés par l'Encyclique justifierait ces procédés. Comme la question cette fois nous échappe, nous nous retournons vers Rome. Les catholiques n'ont pas seulement là-bas des armes plus redoutables que d'autres chrétiens les uns contre les autres, ils ont, grâce à Dieu, un juge.

De Rome, un éminent théologien m'a fait l'honneur de m'envoyer spontanément son appréciation sur le mémoire soumis un mois plus tôt au Souverain Pontife. C'est un hymne à l'Encyclique, où il voit la solution du passionnant problème des rapports entre chercheurs et docteurs dans l'Église. Après avoir prévenu qu'il n'exprimait pas seulement une pensée personnelle, il prête à S. S. Pie XII l'arbitrage suivant :

Le pape s'est borné à dire *aux savants* qui cherchent : Parfait, continuez. — Il est rare, il est peut-être unique que le Saint-Siège ait ainsi positivement encouragé une science à laquelle il y a un demi-siècle de nombreux théologiens refusaient même le droit à l'existence.

Il a dit aussi *aux théologiens* qui sont rarement des paléontologistes de métier : Pas de précipitation ! Ne vous empressez pas d'admettre comme certaines ou de rejeter comme impossibles des conclusions scientifiques qui sont encore en train de se faire. — De même qu'il ne faut pas être plus catholiques que le pape, il est un peu naïf pour des théologiens de vouloir être plus savants que la science.

On voit combien la prudence romaine est nécessaire à l'orthodoxie et à quel point est arbitraire le parti de rendre les chercheurs seuls responsables de l'accord entre la Science et la Théologie, seuls coupables de leurs désaccords! Déranger par quelque découverte les combinaisons admises serait ébranler les contreforts de la foi! Les empiristes, ces esprits enfoncés dans la matière, n'auraient qu'à se tenir tranquilles, à démontrer par les faits ce qu'on leur enseigne par les principes et s'ils ont des scrupules, à se taire! L'intégrisme ne badine pas avec les vérités imprimées. Malheureusement le pape n'en est pas.

Si nous comprenons bien notre interprète de la pensée pontificale, c'est à peu près l'inverse qui est vrai : dans une doctrine, l'élément plastique ce n'est pas l'expérience mais l'argumentation. En effet, entre la Révélation de l'univers et celle de Palestine, Dieu étant unique et l'auteur des deux, il a toujours fallu un joint. Les Pères de l'Église ont succédé aux docteurs de la Loi, la Scolastique au Talmud. Aujourd'hui dans la fenêtre du croyant le dogme immuable et transparent est la vitre, les sciences positives, expression de la nature, sont le cadre et la Théologie le mastic.

Quand le bois joue, le mastic est là pour parer à toutes les pressions et faire coller, comme au premier jour sous les doigts du Vitrier, la vitre au cadre culturel du temps. Aussi l'ajustement des vérités surnaturelles à l'état de la science, c'est-à-dire à notre degré d'ignorance des lois de la Création, incombe-t-il à la spéculation théologique dont les ressources sont en effet indéfinies et les sources propres, dit le pape, inépuisables.

Or le bois joue lorsqu'un fait nouveau bien établi heurte de front une affirmation traditionnelle des théori-

ciens de la foi. Dans la plupart des cas c'est la science qui a tort : elle arrive deux ou trois mille ans trop tard. Les écrivains profanes et sacrés, les penseurs, les mystiques, personne n'a pu l'attendre et chacun s'est fait comprendre de son mieux. Les services rendus aux arts, aux lettres, à la philosophie, à la religion par les représentations imaginaires mais vraisemblables du bestiaire, de l'astrologie, de la légende ou de la fausse étymologie sont incalculables. Il est toujours dur de s'effacer après un règne si bienfaisant, si légitime et si long.

Il faut pourtant résoudre le conflit, insistera le frontalier qui ne se paie pas de considérations rétrospectives; en cas de contradiction flagrante entre la science moderne et la meilleure théologie, laquelle en définitive cédera? — Pour le Maître en Sacrée Théologie, c'est tout vu : la moins digne... *Veritas veritatum. Dura lex sed lex. Ergo.* — Permettra-t-on après cela à un pauvre ramasseur de cailloux d'avoir une opinion? Il plaiderait sa cause en langue vulgaire à peu près comme il suit.

La partie en effet n'est pas égale. Le théoricien peut toujours tirer le parti voulu des faits au prix d'un loyal effort de pensée qui l'honore et même qui distingue les maîtres. Le travailleur scientifique, lui, ne peut tirer de ces documents le parti désirable dans un « intérêt supérieur » que par une démarche d'emblée déloyale qui le déshonore et même le disqualifie. Quand le savant cède, le lendemain il n'y a toujours pas de maître et il n'y a plus de savant catholique.

S'il est plus court dans ses conclusions le collecteur de faits subit plus sévèrement leur loi. L'objet le tient, la vérité n'est pas la sienne. Tout se passe comme si cet humble serrait de plus près l'évidence, la nécessité, le vrai absolu, qu'un homme qui a déjà mis entre sa

source et lui plusieurs siècles d'élucubrations. Notre docteur, avec ce recul, est d'autant plus à l'aise pour ménager un croisement délicat. C'est donc à lui, normalement, de reconsidérer sa thèse. Bref, au plus étroit de la passe, ce qui devra céder, c'est la théorie, parce que la loi la plus dure, la vérité première, c'est l'autre.

Ces conclusions ne sont plus celles d'un plaideur mais du juge. Elles viennent d'être notifiées par le Souverain Pontife en personne le 24 février dernier aux maîtres et aux élèves du Collège Romain, toutes facultés et instituts réunis, pour leur IV^e centenaire. Les fins reconnues par le pape à l'Université pontificale sont en effet de

conserver et accroître les conquêtes séculaires du christianisme et en même temps *les mettre en harmonie avec les progrès scientifiques...* harmonie nécessaire entre l'ancien monde et le nouveau... harmonie sans laquelle aucune civilisation ne répond à son nom.

Voilà donc les principes : la conservation d'une conquête est inséparable de sa tenue à jour, ce qui a commencé, fût-il séculaire, n'étant pas immuable. Le christianisme a changé de monde et doit rester civilisateur. Les vérités religieuses ne seraient pas divines si elles ne pouvaient s'adapter à la Création telle qu'elle est.

Et voici quelques conséquences. Rapportant cette « illumination » à l'aube des temps modernes, le pape caractérise successivement la chrétienté de 1550 comme « un monde... vieilli par déficience de véritable et solide culture », le rôle des papes réformateurs Paul III et Jules III comme celui d'avoir « sonné le réveil de la lamentable léthargie » où la vie catholique avait suivi les études, le génie des deux fondateurs espagnols de

l'Université, plus connus comme maîtres spirituels, « d'avoir compris... et de réunir... connaissance de leur siècle, ampleur de vue, hardiesse, esprit concret... » Or les saints de la Renaissance n'ont fait que « jeter... les semences de l'inéluctable renouveau catholique » qui urge toujours.

« L'Église et Rome revendiquaient la mission d'enseigner les peuples... mission d'une dignité de plus en plus évidente... effort de civilisation » qui fait des maîtres « aujourd'hui plus que jamais les arbitres de l'avenir de la société humaine... de sa rechute... ou de son ascension. » (Discours de Pie XII, trad. *La Croix*.)

Les vingt-sept nations présentes et cette chaîne de papes halant l'Église et ces échos de trompettes sur des lendemains de catastrophe, tout indique une orientation historique. Le temps où la prudence suffisait à tout est visiblement passé. Pie XII conduit la barque. Il rend officiel dans tous les domaines le critère de vérité des sciences positives. L'« esprit concret » est une vertu parce que la Sagesse de Dieu éclate aussi dans les faits. « Inéluctable » (de *luctari*, lutter) signifie qu'il faut déposer les armes devant le Renouveau catholique. Et « mettre en harmonie avec » la science, que la paix est à la charge des dialecticiens. C'était prévu. Le Maître en Théologie est donc prié de bien vouloir s'aligner sur les collections pontificales de fossiles et de silex, sans attendre le prochain centenaire de l'Université, de peur que la civilisation de nos livres elle non plus « ne réponde plus à son nom ».

Cette économie de la vérité n'est pas nouvelle. A l'âge d'or de la Scolastique son axiome n'était-il pas : *Philosophia ancilla Theologiae*? Au moment où la Théologie allait au contraire se ranger aux méthodes et aux for-

mules d'une philosophie, il fallait sans doute entendre par « *ancilla* » que la spéculation chrétienne trouverait toujours sa limite dans les Écritures, dont la Théologie était encore le candide exposé. Sa dépendance à l'égard du document semble donc être la règle la plus traditionnelle de la pensée dans le catholicisme; faute de quoi, en dépit des assurances de métaphysiciens qui n'ont peut-être pas assez vécu, il n'y aurait à l'échelle des siècles que flux et reflux. Le rocher qu'est Rome est justement là pour s'y opposer.

Ce qui est nouveau par contre c'est que la Théologie soit devenue en bonne partie philosophique. Dans la même mesure elle tombe à son tour sous le contrôle des données d'en haut et d'en bas. Mais c'est aussi que les sources se sont multipliées. L'expérience naturelle déjà très en honneur quand elle n'était qu'un filet d'eau est devenue un fleuve. Au lieu de continuer à se confondre avec la Bible, premier livre de sciences comme de tout, elle s'est creusé un nouveau lit, la Science, d'où elle irrigue tout un delta. Abandonnée par l'inspiration, elle règne maintenant sur le pays au nom de l'Ordonnateur des choses.

Ce n'est pas l'ordre des valeurs qui a été inversé depuis le moyen âge, ni la hiérarchie normale des méthodes qui ait jamais été méconnue par les penseurs de quelque puissance, mais les disciplines ont parfois changé de valeur en changeant de méthode. Dans le glissement général des études sacrées et profanes depuis « ce qui est écrit » jusqu'à la raison et aux critiques, la science a beaucoup gagné en autorité tandis que la théologie y a plutôt perdu. Il était à prévoir qu'ici ou là, l'avalanche une fois tassée, on retrouverait de la Théologie en dessous de la Science.

La règle de conduite de la papauté depuis qu'elle arbitre des rencontres intellectuelles n'a pas été de soutenir envers et contre tout des théories de famille mais de consacrer à la pérennité de la foi les assises les plus fermes de la pensée de chaque époque. *Tu es petra!* Aussi la vraie science, déjà romaine par ses vertus, devait-elle l'emporter tôt ou tard dans l'estime du Responsable sur les constructions les plus prometteuses, mais qu'on découvre être restées à la merci d'une concurrence ou d'une vérification. Souverain dans l'absolu, le raisonnement ne s'applique aux objets de science qu'en se subordonnant à leur observation. Le seul qui aurait pu rapporter cette loi du Créateur ne l'ayant pas fait, la science est actuellement plus sûre, pour le meilleur chrétien, que maints échafaudages théologiques.

S'étonnera-t-on de cette condition attribuée dans l'étude de l'Homme et du monde à une discipline que nous avons connue dictatoriale? C'est qu'on n'a pas assez dit que l'équilibre entre nos moyens de déchiffrer le vrai avait été modifié par l'apparition d'une certitude expérimentale. Si nous demandons moins à l'exégèse et à ses dérivés qu'au siècle des bestiaires, c'est qu'un fils de saint François, Roger Bacon, nous appris à interroger la Création et qu'elle n'a plus cessé de nous livrer ses secrets. L'importance des commentaires de la révélation écrite est en régression depuis qu'ils n'ont plus à répondre à la curiosité humaine, mais seulement à témoigner de Dieu. Elle tombe même encore plus bas quand les défenseurs du Livre, comprenant mal leur rôle, refusent d'améliorer leur lecture, et c'est la cause la plus probable du laïcisme occidental.

... Les rayons du même Soleil traversent la Vitre, travaillent le bois et essaient d'attendrir le mastic. Mais

il arrive que, durci par le gel et transformé lui-même en cadre, ce dernier expose le Vitrage aux injures du temps. Il est alors bon à changer. La Providence y pourvoit et tout le monde a vu le mastic, quand il devient cassant, tomber par plaques.

III

ACTIVITÉ OU PASSIVITÉ L'Histoire aussi est une expé-
 DE LA PENSÉE rience et nous serions impardon-
 RELIGIEUSE DEVANT nables de lui préférer nos préten-
 LE PROGRÈS tions. Elle a vu les hauts et les
 DES SCIENCES. bas de notre Religion, dont une
 carte d'Europe, la chrétienté de
 jadis, suffit à nous évoquer le destin. Un catholicisme
 unanime et solidifié ne s'y maintient à peu près qu'en
 Italie, en Espagne, en Bretagne, en Irlande et dans les
 îles moins étendues. Pour la Belgique, la petite Autriche,
 la Pologne latine, il faut déjà distinguer; ailleurs, tami-
 ser. Un anthropologiste peut conclure : survivances
 interstitielles et péninsulaires.

Pourtant, nulle part autant qu'à Rome on répugne
 à battre en retraite en composant avec l'incrédulité.
 Rome c'est avant tout l'intégrité du Message. Mise en
 demeure de choisir entre une réduction de son empire et
 une politique religieuse d'abandon, elle a cent fois opté
 pour la vérité sans faille et une catholicité seulement
 morale. Cette constance vraiment romaine définit si bien
 la Grande Église que la seule appréhension d'avoir à
 revenir sur sa fidélité la rend de marbre en face des ten-
 tateurs. On perd son temps à la séduire.

Soit. Mais aujourd'hui la conjoncture est différente. Quand le sacerdoce perd pied dans la vie de l'esprit — pour la première fois depuis sa conquête du Forum — ce ne sont plus seulement des effectifs qui fondent, c'est la théologie catholique qui change de caractère. Prolongement traditionnel de la raison, elle tourne à l'ésotérisme. Doctrine jusqu'alors la plus compréhensive parmi les Églises chrétiennes, elle court au particularisme. Sagesse la plus haute d'un continent privilégié, elle pourrait devenir pour l'humanité un souvenir d'enfance. Sous cette forme le catholicisme pourra encore trouver de nouveaux adeptes dans les pays chauds, mais on ne voit pas comment il redeviendrait jamais universel.

Que s'est-il passé? Le grand virage serait-il déjà derrière nous? Des compromissions internes avec des écoles ou des partis auraient-elles rendu vaine la pureté romaine parmi les Églises? Ou bien, alourdie par ses conquêtes, la nouvelle Rome devrait-elle choisir entre ses enfants et laisser peu à peu les aînés vivre leur vie? Mais si elle perdait pour de bon la France, elle ne garderait pas trois siècles l'Italie. Et après?

Non, c'est un cauchemar. Les phases de resserrement et de dilatation si sensibles pour nous ne sont que les pulsations d'une vie organique de l'esprit. Le Veilleur voit plus loin, il se rend compte des tournants de l'Histoire, tandis qu'ils emportent ceux qui autour de lui s'affairent dans des techniques, et la ligne de conduite qu'il donne ne peut être qu'un plan de vie. Respecter le travail d'autrui et admettre les progrès imprévisibles de la science ne sont que des solutions d'urgence pour éviter d'être déclassé d'un coup. Pour conserver une autorité réelle sur des spécialistes qui en prennent chaque jour, la pensée chrétienne devait positivement, tout en-

tière et jusque dans ses formes les plus hautes, se remettre au travail.

La stagnation de la Théologie dogmatique sur des questions vitales contraste de façon inquiétante avec le progrès accéléré des autres modes de connaissance. Le grand danger que court depuis peu la religion ne résiderait-il pas dans le fait que les théologiens se flattent d'avoir déjà terminé leur tâche et de pouvoir indéfiniment récuser les conclusions de ceux qui poursuivent la recherche? Sans doute la Polygenèse par exemple est-elle une surprise assez rude pour les exégètes et un stimulant inattendu pour la Théologie, mais nous avons confié notre foi à un Magistère vivant.

Au moment où nous lui écrivions ces lignes, le Saint-Père avait déjà répondu par son Message du 6 août aux intellectuels catholiques à l'occasion du Congrès international de *Pax Romana* à Amsterdam. Et on a fait savoir, du Vatican cette fois, que nous devons tenir le plus grand compte de ce document. Si l'on ajoute que, publié quelques jours avant une encyclique en gestation depuis plusieurs mois, il a certainement été conçu et composé après elle, et qu'une « Lettre autographe » représente la pensée la plus personnelle du Pontife, on ne pourra guère en exagérer la portée.

A eux tous... Nous rappelons comme une impérieuse exigence ces deux devoirs : Présence à la pensée contemporaine, service de l'Église...

Oui, soyez partout présents à la pointe du combat de l'intelligence à l'heure où celle-ci s'efforce d'envisager les problèmes de l'homme et de la nature aux dimensions nouvelles où ils se posent désormais.

... les fils de l'Église pourraient-ils délaisser la recherche et la réflexion...? Le croyant... salue en toute découverte une éclatante manifestation de la sagesse et de la grandeur du Créateur.

Inutile ici de chercher le rédacteur, chacun reconnaît l'Orateur inspiré qu'il est allé entendre à Rome, le pape

des audiences, celui que les brebis suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Cette fois ce n'est plus entre les paragraphes que le pape fait signe aux chercheurs d'avancer, c'est le geste même qui emporte son éloquence.

Mais les deux documents n'ont qu'une doctrine. Comme la lettre autographe, la Lettre encyclique descend au fond du problème de la vérité en marche en évoquant ses nouvelles sources et c'est pour y appeler les penseurs catholiques.

« Le progrès scientifique comme tel ne saurait déconcerter le croyant, qui bien plutôt se plaît à le servir », énonçait l'Autographe. Et l'Encyclique de renchérir : « Dans les questions nouvelles que la culture moderne et le progrès rendent actuelles, qu'ils apportent leurs recherches les plus diligentes. » (Traduction de l'imprimerie polyglotte du Vatican, p. 16.)

Cette injonction résume d'innombrables exhortations pontificales à des spécialistes de toutes sortes venus à Rome en pèlerinage ou en congrès. Cependant les directives publiées se distinguent des directions orales par leur étendue. Les documents du 6 et du 12 août en viennent tous deux à stimuler les sciences sacrées et même la pensée chrétienne dans leur ensemble :

« Qu'ils cherchent de toutes leurs forces à concourir au progrès des sciences qu'ils enseignent », concluait l'Encyclique en prenant à partie « les professeurs d'Instituts ecclésiastiques », sans distinction de robe ni de toge. Quant à l'Autographe, il s'adressait par l'intermédiaire d'un congrès international et universitaire « à l'immense foule de nos fils les étudiants et les intellectuels du monde entier. A eux tous... »

L'horizon du Père commun ne s'arrête donc pas aux laboratoires et aux champs de fouille. C'est à tous les artisans de l'intelligence qu'il fait appel. Ce sont toutes

les facultés, canoniques ou non, qu'il voudrait soulever de ses deux bras étirés, le geste du Pontificat... Pie XII, plus grand que jamais, adjure les théologiens comme les autres, repliés depuis un siècle sur l'Aventin, de redescendre « dans cette arène de la pensée », le *Circus Maximus* où se jouent les destins spirituels de l'Humanité.

En effet, parce que la Vérité est une, les manières de l'atteindre sont finalement solidaires. Sa possession par un vivant suscite les désirs insatiables de l'esprit et les deux directions de la recherche, expérimentale et spéculative, se relancent l'une l'autre. Leur activité séparée déséquilibre la pensée chrétienne comme toute autre. De même que la Scolastique n'a pas pu faire œuvre définitive avec une connaissance provisoire de l'« Homme et de la Nature », ainsi la Science réveillée ne peut pas laisser la Théologie dormir.

Cette émulation n'est pas fortuite car la dernière instance de Rome sur les rapports entre chercheurs profanes et théologiens consiste à faire prendre conscience aux premiers de leurs rôles auprès des seconds. Pie XII dans l'appel du 6 août presse les spécialistes,

« savants ou techniciens, philosophes ou juristes, historiens, leur culture à l'élaboration de la pensée chrétienne », « appoint nécessaire, précise le pape, et sur lequel les théologiens doivent pouvoir compter ». En effet, « aujourd'hui », il ne s'agit plus de fournir à leurs travaux une illustration, mais « l'assise de connaissances profanes éprouvées ».

Le progrès scientifique d'une portée générale n'est donc pas une initiative du Malin à laquelle les bons se rallient en maugréant, mais bien

« un authentique service de l'Église », « une mission privilégiée » si importante qu'elle rend « le titre d'étudiant ou d'intellectuel catholique lourd de responsabilité comme rarement au cours de l'Histoire ».

On le voit, devant le seul danger de construire sur du sable, la hantise d'une Ville éternelle, Rome se retrouve et ne recule plus devant aucune démarche ni aucun concours. L'intrépidité ordinaire de Pie XII trahit peut-être en lui le tertiaire de saint Dominique, mais à certaines heures, quand un pape sent la *pierre lui manquer*, c'est le souvenir de Césarée qui l'élève au-dessus de tous les experts, même les plus fidèles, même les plus proches. Sa théorie à lui c'est d' « être pierre ».

S'il faut une consolidation, semble-t-il dire, enlevez-moi ce camouflage, que les ouvriers qualifiés s'y mettent de partout et qu'ils regardent la tâche en face. Il y aura quelqu'un à Rome pour conclure. Les réformes du Pontificat sont en effet de ce type : une documentation sans pruderie, une élaboration qui ne se fait pas attendre, un grand coup, un nouveau roc et on n'en parle plus. Au lieu de traîner indéfiniment parmi les défections et les gémissements ou de perdre du temps à essayer d'en gagner, c'est net, franc, sûr, comme le changement d'heure.

La permanence dans le temps n'est pas l'immobilisme. C'est pourquoi l'auteur de l'Encyclique va encore plus loin en appelant à deux reprises le magistère romain « le Magistère vivant » (pp. 5 et 9). Ce privilège le désolidarise non seulement de ce qui est inerte mais de ce qui meurt. A certaines gloses de l'enseignement religieux qui se sont aventurées trop loin de la Révélation pour ne pas être caduques, on peut prédire moins d'avenir dans l'Église romaine, le réalisme italien aidant, que dans des sectes nées d'un livre. Le sort de Rome n'est pas lié à des couches de plâtre.

Dans les manuels, à côté des pages grandioses qui exposent le dogme, il ne manque pas d'explications dont

le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne nous expliquent plus rien. Pendant que les laïcs s'emploient à rattraper le malencontreux retard de l'expérience sur la pensée, que les clercs se hâtent, comme nous le suggérions en haut lieu, de nous résoudre les problèmes doctrinaux que pose l'ancienne méconnaissance de tant de vérités naturelles. Pour jouer ce rôle, leur rôle à notre égard, les défenseurs de l'orthodoxie, sortis de leurs casemates, devront se remettre eux aussi à chercher et même, s'ils veulent épargner à notre foi des inquiétudes imméritées, réapprendre à douter.

Enfin — il faut une bonne fois vider son sac — on souhaite que pour dominer leur matière nos docteurs reviennent de discussions séculaires à la contemplation éternelle qui fait d'un homme le témoin de Dieu, qu'ils se gorgent de soleil, non du reflet d'un cierge et se résolvent à ne nous confondre que par un surcroît de lumière. Si tant de têtes bien faites préfèrent maintenant le symbole à la Théologie ou à ce qu'on en connaît, c'est qu'elle n'est déjà plus qu'une curiosité en marge de la Voie directe de l'intelligence au mystère. Des esprits superficiels ne verront peut-être dans cette attitude qu'un système de plus à pourfendre, mais pour les responsables de notre foi c'est le signal d'alarme. Il crie aux véritables théologiens qu'une grande époque s'ouvre pour eux avec ce demi-siècle; ou alors...

Dans cette perspective les graves avertissements de l'Encyclique prennent toute leur portée. Puisqu'il faut aller de l'avant et que loin de se niveler l'Église catholique se diversifie sans cesse, attirant à elle des philosophes en même temps que des populations de plus en plus primitives, les éclaireurs du troupeau sont rappelés

de leur côté au respect d'une pensée religieuse fixée une fois pour toutes et que la Science ne talonnera jamais. Conçue par des génies et vécue par des saints, toujours valable en raison par sa haute cohérence et toujours suffisante pour conduire les âmes jusqu'aux cimes, elle ne doit subir les critiques d'aucun croyant. Le Pasteur suprême qui est aussi bien le berger de l'arrière-garde que de l'avant-garde sait les défendre l'une et l'autre.

Les changements de ton et les renversements de sévérité qu'on remarque en effet à l'intérieur de l'Encyclique ou avec des documents contemporains n'impliquent de relâchement ni dans la doctrine ni dans l'autorité. Quand un cavalier craint que sa monture lui gagne à la main et qu'il ne soit plus maître, il la rappelle à l'ordre par un vigoureux coup de caveçon; mais sûr d'elle et les rênes bien en main, il la fait repartir d'une forte pression de jambes dans un nouvel élan. Ainsi le Magistère dompte et stimule tour à tour son haut enseignement pour que le porteur d'un tel message ne soit ni une cavale ni une rosse.

Ce que Rome appréhende, ce n'est pas le développement régulier des sciences religieuses, mais qu'elles ne courent des aventures. Mon correspondant romain ne craint pas d'écrire :

Je suis sûr de ne pas trahir la pensée pontificale en disant qu'elle s'inspire d'une double et très haute préoccupation : empêcher que la recherche scientifique ne se décourage dans les milieux catholiques et empêcher parallèlement qu'elle ne soit prématurément utilisée par une théologie ou une apolo-gétique éphémères.

Ces points de départ prématurés ce sont par définition les hypothèses. Une simple hypothèse à laquelle chercheurs et curieux font une célébrité hâtive peut encore

servir aux théologiens d'hypothèse de travail : « Qu'arriverait-il si... ? » — mais sans infléchir l'enseignement. Elle ne doit pas sortir du rôle que lui assigne une recherche méthodique de la vérité.

Mais l'hypothèse a bon dos. N'est pas hypothétique ce qui embarrasse le clergé ni acquis ce qui rassure les fidèles. A côté de théories sans garanties, nombre de certitudes scientifiques postérieures aux travaux de l'École et encore en souffrance dans les séminaires sont bel et bien indubitables. Il ne suffit pas que deux hurluberlus remettent en question le sens de la poussée biologique pour qu'elle redevienne une hypothèse, ni que des personnalités étrangères à cette discipline tardent à reconnaître les faits pour qu'ils restent douteux.

Vous savez, m'écrivait-on de l'Université grégorienne le 5 janvier, ... avec quelle légèreté certains ont cristallisé la théologie autour du fixisme de Cuvier; à quelles extravagances certains évolutionnistes régressistes prétendent nous ramener aujourd'hui...

Hélas! Qu'eût dit le grand Léon XIII, le pape de mes quinze et de mes quarante ans, le père de ma foi et de ma vocation, de ce bon esprit rétrograde qui n'hésite pas à ridiculiser le Créateur? Quant à cette cristallographie sacrée qui fait injure au Paraclet, il semble à un laïc que la théologie reviendrait d'elle-même à l'état colloïdal, condition de toute vie et de toute fécondité, sans la terreur qui règne parmi les écrivains du clergé. Un magistère vivant ne peut-il donc arbitrer qu'une pensée morte?

Le critère des vérités naturelles admissibles en regard de la foi est encore moins l'adhésion unanime des croyants parce que rien ne les oblige à suivre le mouvement des sciences, pas même on l'a vu les savants catholiques. La soif de connaître n'est pas commune. Des con-

tinents peuvent s'adonner au progrès matériel sans être effleurés par les soucis de l'esprit. Mais laisser en suspens les chrétiens instruits jusqu'au ralliement des derniers retardataires reviendrait à laisser périmer dans les pays où les idées prennent date, non plus des chapitres mais des traités de l'instruction religieuse traditionnelle. De là à reparler de l' « âge théologique », il n'y aurait pas loin.

D'autres encore voudraient que les nouvelles notions leur fussent garanties comme définitives. Mais on n'en demandait pas tant aux Pères de l'Église, et d'où vient cette passion de l'irréversible alors que nous n'avons pas ici de cité permanente? Ne suffit-il pas qu'une conception s'avère plus solide que celle qui s'écroule à sa vue pour lui être préférée? C'est le dépassement qui est définitif dans une démarche irréversible comme celle des sciences positives, non la matérialité du terme. Les rédactions inspirées elles-mêmes ne semblent pas imparfaites puisque toute la gent théologienne s'applique à dire mieux que l'Écriture. En science, ni l'épreuve du temps ni les suffrages du nombre ne sont des marques de vérité car les confirmations de ce genre n'ont jamais manqué à l'erreur.

L'esprit conservateur mise enfin sur les chances de s'égarer qu'a tout explorateur. Mais elles sont faibles quand des découvertes objectives jalonnent son itinéraire. La mésaventure de l'Exégèse qui a pu revenir en arrière sur quelques points est un phénomène unique dû au caractère littéraire de cette discipline. Elle s'est évertuée en interprétations pendant un siècle sans mettre la main sur des manuscrits plus anciens ou plus sûrs, tandis qu'on découvre sans cesse des ossements plus archaïques, des tests plus décisifs. Les conclusions s'im-

posent alors à tous, il n'y a guère d'avant-garde dans les sciences de la nature.

Il faut donc admettre que la pensée religieuse la plus saine repose de nos jours comme à toutes les grandes époques sur des données en partie nouvelles. Le véritable inconvénient de ces dernières est d'être tardives et de redemander un effort à des doctrines déjà anciennes. Une analyse est toujours mal venue après la synthèse. Mais une fois déplorée l'anomalie, il n'y a plus qu'à y mettre ordre. Ce siècle ne pourra se dérober en aucun domaine à sa tâche de réparer les caprices de l'Histoire, et la confusion des esprits qui ont reperdu Dieu en perdant des chimères ne peut qu'inciter ses serviteurs à se hâter.

Les augures du Collège romain n'auront pas attendu la séance pontificale du 24 février pour reconnaître les nouvelles tâches de la théologie. Mais depuis que le docteur suprême a levé l'hypothèque qui pesait encore sur elles, il ne faut plus craindre d'appeler par son nom le progrès scientifique réalisé depuis Cuvier qui intéresse la théologie : c'est la découverte de l'Évolution comme processus de la Création et maintenant de la Vie car les dispositions de Dieu sont sans repentance. Le temps presse. Tout reste à dire pour un chrétien d'une loi de l'humanité qu'on s'imagine encore fatale, aveugle et amoral.

En effet, de cette évolution générale et qui se précipite, l'homme n'est pas le jouet mais le roi. Dieu l'avait remise entre ses mains libres sans le lui dire. A s'en apercevoir on comprend sa frayeur car son indignité est devenue tragique. Comme il a pu dévoyer l'évolution, il pourrait maintenant la décapiter en se retranchant de la

vie. Depuis quelques années ses mains lui font peur. Mais ce n'est pas le moment de faire l'autruche. Les sages ont au contraire la parole pour inculquer ses devoirs au roi de l'évolution.

Après bientôt un siècle de temporisation, — mon père a publié sa *Création évolutive* en 1879 — on n'harmonisera plus les thèses traditionnelles avec les nouvelles perspectives à coup de « *secundum quid* ». C'est toute une théologie catholique de l'évolution qui est devenue nécessaire : *Théologie* non plus improvisée par chacun dans les déchirements d'un double loyalisme ni réservée à la prédication, mais écrite, publique et avouée par l'Église enseignante; *catholique*, car c'est en l'intégrant à une vérité plus complète qu'on arrache un phénomène à des interprétations insuffisantes, moniste, panthéiste ou matérialiste, toutes économies mentales de l'autre bord; de l'*évolution* proprement dite enfin, non seulement sans fixisme même humain, mais sans âge d'or initial comme a soin de le préciser notre théologien contre l'hérésie régressiste.

Entre une vision chrétienne des origines digne de la Genèse et une spiritualité des développements de l'esprit digne de la Sagesse, la théologie de la préhistoire sera le panneau central et sans doute le plus délicat à tracer dans cette fresque, mais la récente *Théologie de l'Histoire* nous en donne un crayon. Le christianisme y paraît déjà grandi, or l'histoire n'était qu'une pierre d'attente pour la science plus ardue mais plus grave de la formation entière de l'homme qu'est la préhistoire. Ne peut-on pas voir aussi dans cette leçon magistrale de théologie la preuve d'une vitalité intellectuelle digne des appels qui se font entendre du Vatican, et pour nous une promesse ?

Les théoriciens de la foi ne sont pas seulement nos collègues, ils sont nos maîtres. Aussi de cet effort de pensée nul n'oserait les prier si Rome enfin n'avait parlé. Mais voici qu'au soleil d'août 1950, en cet été du siècle et au milieu de la grande transhumance catholique, la houlette de Pie XII s'est élevée sur les uns et les autres pour les relancer dans toutes les avenues de la connaissance, tant profane que sacrée. D'un côté la recherche continue et l'absence ou la timidité des croyants y serait désormais sans excuse; de l'autre un coup de fouet est donné aux sciences ecclésiastiques pour qu'elles ne fassent plus obstruction, ne laissent plus la science collée au sol et l'Église dans des impasses.

Ne fallait-il pas saluer cette aurore à la fin comme au début d'une carrière? Si la mienne en est aux conclusions, l'anthropologie, elle, est encore jeune. Croyant, je lui devais ce dernier bulletin : non, il n'y a pas de science maudite ni de curiosité impie, car il n'y a qu'un Dieu.

« Loyale et attentive, disait hier encore le pape aux universitaires français, la raison naturelle » découvre les lois et « les perfections invisibles de Dieu » dans « toutes les branches du savoir humain » : sciences, histoire profane, évolution, s'il faut entendre par là « les grandes lois générales qui régissent le monde ». (*Osservatore Romano* du 28 mars 1951.)

L'apparition de notre espèce, question du passé, n'est déjà plus le principal souci des chercheurs, mais ils sont assurés que toute découverte aura son débouché vers le ciel. Ceux qui disent la parole de Dieu se pencheront désormais sur leurs difficultés, les vrais problèmes de la religion. Ainsi les énigmes qu'une vérité en marche ne peut manquer de poser à leur foi ne resteront plus irrésolues ni désespérantes. L'angoisse ne viendra plus d'en haut.

Droits et devoirs de la recherche scientifique, droits et devoirs de la réflexion théologique, autonomie des sources naturelles et surnaturelles de la vérité, concours des méthodes inductives et déductives, chacune selon sa loi, pour rectifier l'acheminement de l'homme vers Dieu, est-ce trop dire qu'un nouveau chapitre de morale prend corps sous nos yeux dans l'Église romaine? Toute reprise d'activité appelle de nouvelles normes. Depuis un an les messages de Rome aux intellectuels en sont autant d'esquisses. Le tableau viendra.

Alors les rencontres de pensée entre interprètes, qui de la Création, qui de la Rédemption, ne sont plus abandonnées à des incompréhensions trop cruelles pour les forts et trop dissolvantes pour la foi des faibles. Ceux à qui le Maître a « laissé sa paix » sont en train de la faire sur le terrain vague de la recherche longtemps laissé aux mauvaises querelles et aux rixes. Les échos qui nous en parviennent du Vatican, donjon de l'Unité, apaisent tout un secteur de l'inquiétude chrétienne et soulèvent de toutes parts une profonde reconnaissance. Scruteurs du ciel et fouilleurs de la terre, théologiens et anthropologues catholiques, enfin réconciliés, marqueront ensemble cette grande année d'un caillou blanc.

Mais ne serait-ce pas bien plus que la fin d'une crise, une nouvelle époque qui commence? L'enseignement de la religion régénéré par l'acceptation des vérités naturelles, c'est l'incroyance moderne coupée à la racine, la croyance déniaisée sur les points faibles et donc raffermie, la sclérose du Catholicisme conjurée, les réactions occultes contenues, l'intégrisme réglé, le prestige du Saint-Siège relevé, le mur des Pyrénées abaissé, la chrétienté peut-être retrouvée. Inutile de se dissimuler

l'importance de ce ralliement. On ne peut lui comparer que celui du XIII^e siècle à l'analyse métaphysique, à l'équilibre humain et au bonheur. Le nouveau moyen âge, le voilà!

« Notre père avait assez de foi pour ne rien craindre des progrès de la science », écrivais-je il y a soixante-six ans en recueillant la plume paternelle pour préfacer son dernier ouvrage¹. Il aura donc fallu tout ce temps pour que l'intrépidité dans la foi des fidèles de Léon XIII fût réclamée par un pape « à tous les intellectuels catholiques ». Il y avait, hélas! des esprits intéressés et leurs soubresauts ont été terribles, mais ce jubilé tourne une page. Que la recherche rassérénée soit désormais pour des travailleurs sans nombre le cantique auquel Rome les convie; aux survivants d'une si longue espérance il suffira d'entrevoir qu'entre ces deux manifestations du vrai Dieu, la Science et leur Foi, ils n'auront pas été écartelés en vain.

à Montesquieu-Avantès (Ariège),
avril 1951.

Comte BÉGOUËN.

1. Comte BÉGOUËN : *La vibration vitale*, Tours, 1885.